L’hystérie, entre séduction et dépression

Humoureusement dédié « A ma mère et tous ses substituts », le nouvel ouvrage de Mickaël Benyamin se penche sur l’hystérie pour dénouer avec énergie l’écheveau de ses méandres équivoques et troublants.

La force de ce livre tient dans son angle d’attaque : « Plus qu’une description de symptômes, il s’agit de montrer en quoi la relation fait symptôme dans l’hystérie ». Le programme est clair : il s’agit de livrer le combat courageux du chercheur contre la confusion dans laquelle l’hystérique plonge, tant son partenaire que son analyste. Pour percer à jour l’énigme de ce qui lui apparaît, dans ses formes les plus contemporaines, une névrose, un fonctionnement, mais surtout un « mode d’être au monde », l’auteur part de son contre-transfert. Prenant appui sur ce que l’hystérique fait vivre à l’autre, Mickaël Benyamin propose une conceptualisation fort originale de ce miroitement séducteur qui permet à l’hystérique de tromper indéfiniment la dépression par la séduction.

La belle préface de Jacqueline Schaeffer nous avertit d’emblée : « c’est l’art de la fugue », « l’hystérique n’est jamais là où on l’attend » : « Telle une tubéreuse, l’hystérie distille son parfum envoûtant, mais gare à qui le respire de trop près, car il risque de s’empoisonner ». L’hystérie serait-elle vénéneuse ? Mais d’où lui vient cette si mauvaise réputation, celle qui, comme le souligne Jacqueline Schaeffer, peut faire de son « chatoiement libidinal » « une désignation péjorative du féminin » ? Parce que l’hystérie n’est plus ce qu’elle était, que ses formes évoluent, tout comme les formalisations qui en rendent compte, l’ouvrage reparcourt avec clarté et concision les théorisations singulières qui se sont efforcées de décrire et de circonscrire un style aussi inimitable que difficilement saisissable.

« L’hystérique réclame haut et fort l’amour de l’autre et le refuse dans le même temps ; cette attitude caractérise le mouvement typique de l’hystérique, une ambivalence poussée à son plus haut point, la « séduction-retrait » avec « provocation et leurre » à l’égard de l’objet ». Mickaël Benyamin analyse en détail et en profondeur cet élan vers l’objet qui masque un refus tenace de la dépendance que l’amour risque d’induire : « S’offrir tout en se refusant. S’approcher de la fenêtre, tourner la poignée pour l’ouvrir, tout en maintenant une pression très forte pour qu’elle ne s’ouvre pas. Le corps sert d’apparat, il permet la figuration, l’érotisation, l’autre ne pourra que le regarder, sans jamais le toucher. » A la suite de Jacqueline Schaeffer et Augustin Jeanneau, il relie cet investissement objectal ambivalent à un défaut d’étayage maternel, « un jeu d’excitation et d’empiètement de la mère sur l’enfant qui laisse des traces psychiques et somatiques que l’enfant ne pourra pas décoder ». Prolongeant les développements de Masud Kahn sur la « rancune de l’hystérique », cette haine inconsciente que la fille hystérique voue à sa mère, Mickaël Benyamin avance l’idée que cette rancune « lui permet de contre-investir la haine et l’agressivité à l’égard de l’objet. Cette rancune est là en permanence, la violence aussi, mais elles sont insidieuses, subsistent en toile de fond, alimentant la psychopathologie quotidienne du lien à son/sa partenaire. L’hystérique voit comme une trahison incompréhensible, qui déclenche sa haine, la fait que le/la partenaire amoureux prenne acte de l’expression de ses désirs sexuels, en n’y répondant que sur le plan sexuel ».

L’apport de Freud est évidemment aussi considérable que révolutionnaire : en découvrant la prégnance du fantasme, le refoulement des désirs incestueux, les mécanismes de conversion et l’identification hystérique, Freud rendait possible la compréhension d’une symptomatologie aussi spectaculaire que protéiforme et il jetait les bases de tout l’édifice psychanalytique à venir. Mickaël Benyamin montre de façon saisissante comment cet héritage, pourtant si précieux, a été peu à peu jeté aux orties par les versions successives du DSM, au point que l’hystérie elle-même a aujourd’hui

disparu, « reléguée au rang de concept historique », évacuant de facto « la souffrance psychique et la dimension de rencontre clinique avec un sujet dont l'histoire peut éclairer le sens de ses symptômes ». La démarche de Mickaël Benyamin se positionne clairement aux antipodes : après avoir resitué la place singulière de l'hystérie dans la psychiatrie, la psychopathologie et la psychanalyse contemporaine, après avoir avec une grande rigueur et une grande exhaustivité rappelé les apports des psychanalystes post-freudiens à la compréhension de l'hystérie, il s'appuie sur son expérience clinique et théorique pour se livrer à une véritable « psychanalyse du fonctionnement hystérique ».

A l'image de Mme R, cette journaliste mère de trois enfants, très angoissée, dont l'emploi du temps saturé tente de combler le vide laissé par des parents occupés par leurs amants et maitresse respectives, dans des « vies parallèles qui ne se croisent jamais, celles qui donnent à l'enfant le sentiment de ne jamais être à la bonne place pour le parent, lui-même toujours ailleurs, accompagné de quelqu'un d'autre dans ses pensées ». Ou de Monsieur D, 30 ans, marié et père de famille, qui multiplie les conquêtes en faisant croire à chacune des femmes qu'il séduit qu'elle est la princesse qu'il a toujours attendu. « Dans le don-juanisme il y a un aspect narcissique prépondérant, conclut Mickaël Benyamin. L'hystérique ne peut exister et se rassurer que dans le regard de l'autre. Le théâtre qu'il organise, les personnages qu'il met en scène n'ont de valeur et d'intérêt que si un spectateur y réagit. Cette présence l'anime et excite son narcissisme. Rien de pire que l'indifférence pour un hystérique ». Là git, pourrait-on dire avec Mickaël Benyamin, le tragique de l'hystérie. Quand le rideau tombe, la facticité et la vacuité de ce qui n'est qu'un spectacle apparait dans toute sa radicalité. L'authenticité, la profondeur de la relation amoureuse sont et seront toujours manqués. C'est « la fête triste » de l'hystérie, sa « nuit colorée » pleine d'excitation et de frénésie, qui peine à ouvrir sur la « nuit intérieure » du repos et du rêve.

Mickaël Benyamin a de belles et poignantes analyses de cette tristesse hystérique qui joue en permanence de la séduction et de la « déception excitante » pour éviter « l'effondrement dépressif contre lequel le sujet lutte de toutes ses forces ». Dans les moments de crise, l'hystérique préfèrera avoir recours au clivage, voire au collapsus topique plutôt que de se déprimer. Mickaël Benyamin remarque alors : « On ne le reconnait plus. Il a littéralement pété un plomb. C'est Dr Jekyll et Mr Hyde. Il devient incapable d'empathie. Il faut protéger le noyau traumatique qui brûle et risque d'atteindre le moi ». Tout, au fond, plutôt que de rencontrer la « dépression de l'enfance qui n'a pas pu s'exprimer, ni s'élaborer, ni se surmonter ; elle reste chronique, latente, constituant le fond de sa personnalité et le combat dont la victoire serait une défaite ». Cette approche de l'hystérie est singulière, et même si elle puise à un certain nombre d'auteurs qui lui ont précédé, elle appartient absolument à Mickaël Benyamin. C'est la force de ce livre que d'en témoigner avec une émotion aussi discrète que sensible.